

à fait nécessaires au bon équilibre d'un art de vivre qui était le mien. Et plus particulièrement ceux en direction des pays germaniques. Depuis mon tout premier voyage à Berlin, je me suis irrémédiablement senti attiré par ces contrées si proches de chez nous et pourtant si lointaines par la mentalité et l'art de vivre. En juillet 1958, je passai mes vacances en Autriche, avec des amis, à Fernstein am See, au bord d'un magnifique lac.

Avant de poursuivre le récit de ma vie, riche en évènements, en voyages, en rencontres, je souhaiterais une nouvelle fois faire une pause sur une période de mon existence qui a été en soi très riche et enrichissante à plus d'un titre, pour moi, mais aussi pour toute une génération. Je voudrais faire un flash-back sur les années cinquante.

Qui a vécu ces années ne pourra qu'abonder dans le sens de mes propos. Nous sortions de plusieurs années de guerre qui, comme toutes les guerres, étaient affreuses et désastreuses pour de nombreuses familles, mais aussi pour tout le pays. Les années d'après-guerre s'inscrivaient, certes, dans un esprit de retour à la paix et pourtant, elles étaient loin d'être faciles. Nous partions d'un quasi-néant pour édifier quelque chose de fiable, de durable, quelque chose qui devait nous permettre à nouveau d'espérer.

Les gens recommençaient à pouvoir s'alimenter normalement, le pays se reconstruisait, on pouvait à nouveau circuler librement, l'industrie automobile se développait, la paix était là, et le travail ne manquait

pas. Il était possible de quitter un travail à 11 heures et une heure plus tard d'en trouver un autre ailleurs. Le chômage était inexistant. La qualité de vie s'améliorait de jour en jour. La vie culturelle reprenait de l'élan, de nouvelles habitudes de sortie se dessinaient, Saint Germain, pour ne citer que le plus connu avec ses figures emblématiques, dont une, toute particulière, qui symbolisait ce renouveau et qui était incarné par Juliette Gréco et Boris Vian. Le cinéma en technicolor s'imposa en force offrant aux amateurs de projection des films de grande qualité, joués par des acteurs de renom. Et s'il existe un film qui illustre avec beaucoup de justesse les années cinquante et soixante, c'est bien «La Dolce Vita» de Federico Fellini.

Cette période faste a perduré jusqu'aux événements de 1968. Et à bien y regarder, les gens qui ont «fait» mai 1968 sont ceux qui n'ont pas connu la guerre. Cette génération d'après-guerre a été balancée dans un monde où tout était possible. Elle a été grisée par toutes les facilités de cette époque, sans savoir qu'avant d'aboutir à cette période faste, il a d'abord fallu beaucoup ramer et que rien n'arrive sans peine et surtout, que tout finalement n'est qu'éphémère. C'est cette génération baignée dans l'insouciance des lendemains qui a amené en grande partie tout un pays aux déviances des événements de mai 1968 et aux résultats bien négatifs pour l'art de vivre de la période postérieure.

Les années cinquante ont assisté à l'avènement de la télévision. Maman a eu son premier poste de télévision en 1949. Avec peu de programmes, mais

de grande qualité. Bien sûr, certains moyens de communication demeuraient encore à leurs balbutiements, tel le téléphone. Le sketch de Fernand Renaud en est l'illustration même. Pour joindre par téléphone quelqu'un à vingt ou trente kilomètres de distance, il fallait souvent attendre trente minutes avant d'être connecté au correspondant voulu. L'automatique n'existait que dans Paris, éventuellement encore dans quelques grandes villes. Mais dès que l'on cherchait à joindre quelqu'un extra-muros, il n'existait pas d'autre moyen que de transiter par une opératrice. De même, en dehors de Paris, dans aucune autre agglomération, il n'existait encore de cabine téléphonique publique. La poste était l'unique lieu public d'où l'on pouvait joindre un correspondant via le téléphone. Et cette démarche qui nous semble aujourd'hui tellement naturelle demandait alors beaucoup de patience. Le préposé se chargeait de vous mettre en connexion. Mais il fallait d'abord qu'une ligne se libère et alors vous entendiez « Rouen, cabine 3 ». Il est clair que, pour la génération qui avait vécu la guerre, cela représentait une avancée indéniable et très appréciable.

Il était à présent temps pour moi de prendre mon envol et de me trouver un logement. Je connaissais un Américain qui avait fait des études à Grenoble et qui avait un petit studio meublé. Devant partir en Angleterre quelque temps, il accepta de me le louer. Ensuite, j'eus successivement un autre petit studio, avenue Jeanne d'Arc à Grenoble, puis un appartement légèrement